

Kiss & Cry

Idée originale

Michelle Anne De Mey & Jaco Van Dormael

En Création collective avec	Grégory Grosjean, Thomas Gunzig, Julien Lambert, Sylvie Olivé, Nicolas Olivier
Chorégraphie - Nanodanses	Michèle Anne De Mey & Grégory Grosjean
Mise en scène	Jaco Van Dormael
Textes	Thomas Gunzig
Scénario	Thomas Gunzig & Jaco Van Dormael
Lumières	Nicolas Olivier
Images	Julien Lambert
Assistante caméra	Aurélié Leporcq
Décors	Sylvie Olivé
assistée de	Amalgame - Elisabeth Houtart & Michel Vinck
Assistants mise en scène	Benoît Joveneau, Caroline Hacq
Design sonore	Dominique Warnier
Son	Boris Cekevda
Manipulations, interprétation	Bruno Olivier, Gabriella Iacono, Pierre Garnier
Constructions	Walter Gonzales, Amalgame - Elisabeth Houtart & Michel Vinck
Conception deuxième décor	Anne Masset, Vanina Bogaert, Sophie Ferro
Régie générale	Nicolas Olivier
Techniciens de création	Gilles Brulard, Pierre Garnier, Bruno Olivier
Narrateurs	Jaco Van Dormael (français)
Photos	Maarten Vanden Abeele
En Tournée	Harry Cleven, Frauke Marien, Gregory Grosjean, Gabriella Iacono, Nora Alberdi, Julien Lambert, Aurélié Leporcq, Charlotte Marchal, Nicolas Olivier, Antoine Delagoutte, Stefano Serra, Ivan Fox

Production **Astragales asbl** - Coproduction **MARS Mons arts de la scène, le Grand Théâtre de Luxembourg et Charleroi danse, centre chorégraphique de la communauté Wallonie Bruxelles**. Avec le soutien **Fédération Wallonie-Bruxelles - Service de Danse**

« **Projet présenté avec le Théâtre de la Cité et Marionnettissimo lors de La Biennale / Arts vivants / International du 24 septembre au 12 octobre 2019.** »

LA BIENNALE
Arts vivants / International

Kiss & Cry est un spectacle inédit, le résultat de collaborations exceptionnelles tant du point de vue de la production que de la rencontre artistique de personnes et de disciplines : il met en confrontation cinéma, danse, texte, théâtre et bricolages de génie.

Ainsi, **Kiss & Cry** invite le spectateur à assister à la fois à un spectacle chorégraphique tout à fait particulier, à une véritable séance de cinéma ainsi qu'au making of du film et ce, au même instant. Les codes se croisent : une véritable écriture cinématographique, la présence scénique propre au théâtre, le registre sensitif de la danse... La présence sensuelle des mains qui se rencontrent, se caressent et se touchent dans une nudité troublante interpelle ; le décor atypique dans lequel elles évoluent, fait de maisons de poupées et personnages miniatures, témoigne d'un travail d'une précision absolue.

Un nouveau langage, une nouvelle manière de raconter aux frontières des genres, qui ouvre l'imaginaire. **Kiss & Cry** est un spectacle ambitieux porté par un collectif qui bouscule les frontières de toutes les disciplines artistiques pour créer devant vos yeux un spectacle chaque jour différent, chaque jour unique.

Le postulat de départ de **Kiss & Cry** est simple. D'une simplicité qui forge les fables universelles. « *Où vont les gens quand ils disparaissent de notre vie, de notre mémoire ?* » C'est l'interrogation qui hante une femme alors qu'elle attend, seule, sur un quai de gare. Elle songe à tous ses disparus : à ceux qui se sont évanouis dans les brumes de l'existence. Ceux qu'elle a croisés un jour et auxquels elle ne pense plus. Ceux dont elle a rêvé. Ceux qui ont été éradiqués, abruptement arrachés à la vie par un soubresaut du destin. Ou encore, ceux qui ont cheminé un temps avec elle et dont elle s'est défait par lassitude ou par désamour. « *Où sont ils ? Perdus au fond d'un trou de mémoire* » conclut la voix off. S'ouvre alors littéralement le tiroir des souvenirs, ...

Point(s) de repères

Ainsi, **Kiss & Cry** se déploie au fil de saynètes et de tableaux à la gaucherie savamment dosée, artefacts d'art brut qui relèvent au contraire d'un savoir-faire consommé pour traduire l'innocence perdue du regard de l'enfance.

Dans **Kiss & Cry**, la représentation du Monde ne se veut pas idéale, proportionnée. Elle est composite, éruptive, accidentelle, fruit d'un assemblage antinaturaliste, à des lieues de toute idéalisation ou de toute préméditation stylistique : c'est l'hétérocliticité qui fonde cet univers. Comme quand l'enfant joue et qu'il fait feu de tout bois pour engendrer de l'imaginaire. Les proportions se télescopent, faisant fi des points repère et des points de fuite. L'archétype servira dès lors de balise du sens : chaque élément de décor désignant l'objet de façon générique dans ce carambolage d'échelles de grandeurs et de provenance (la maison vaut pour toutes les maisons, l'arbre pour tous les arbres). Ici, avec la complicité bienveillante du spectateur, l'on use et abuse des trompes l'oeil, des illusions d'optique. À l'heure où triomphe l'imagerie de synthèse, **Kiss & Cry** se révèle manifeste poétique qui tient du Méliès. « *Où vont les gens qui disparaissent ?* » Justement, ils s'effacent dans ces jeux d'escamotage et de chausse-trappes, ces trucages de farce et attrapes d'un petit monde joyeusement bordélique et candide.

Mais qu'on ne s'y trompe pas **Kiss & Cry** recèle sa dose de venin, charrie son lot de blessures, infuse sa sourde décoction de mélancolie et d'angoisses. La pièce est certes le véhicule d'une poétique romantique et nostalgique, mais peut tout aussi bien révéler subitement sa brutalité. Sa cruauté aussi. Froide et sans affect, de l'ordre du constat. D'une nature identique à celle de l'enfant qui arrache méthodiquement les ailes de l'insecte. L'humour n'est jamais loin non plus. Que des mains soient les acteurs de ces événements, tantôt poignants tantôt graves ou même spectaculaires, confère cocasserie et surréalisme à la pièce, et permet la dédramatisation. L'incongru devient la norme, le pathos est tenu en respect, à distance.

Narration à tiroirs

La caméra elle, se tient au contraire au plus près, le nez contre la vitre, passant les existences au crible ; les vies à la loupe. On pourrait parler de « *rhétorique de la focale* », tant le travail sur la profondeur de champ est minutieux et d'une fragilité de tous les instants. À travers l'œil du réalisateur, et par l'entremise de l'écran où se projettent les images parfois tremblées, le spectateur progresse dans les différents niveaux de profondeur de champ comme à travers les strates sémantiques de la pièce.

Pendant plus d'une heure, confortablement installé dans son fauteuil, il fait l'expérience d'un voyage onirique qui bouscule les distances, la temporalité et les ordres de grandeur. La « *narration-gigogne* » qui opère en direct et simultanément sous ses yeux (sur le plateau, sur l'écran, dans le théâtre) crée un effet de lecture multiple : il est à la fois spectateur s'étant acquitté de son droit d'entrée, caméra subjective évoluant parmi les figurines de polystyrène, et... entité supérieure alors qu'il observe danseurs, metteur en scène et cameramen s'affairer pour donner vie à ce petit monde. Tel le scrutateur de l'Aleph, il embrasse d'un seul et même regard la fourmi et le monde, le grain de sable et l'univers, allant jusqu'à connaître ce que les auteurs de cette microcosmogonie eux-mêmes ignorent.

Performance théâtrale et filmique exécutée et mixée en direct, **Kiss & Cry** a ceci de particulier que les plus minuscules incidents, les moindres hésitations, les changements de tempi les plus insignifiants vont signer le caractère unique de chaque représentation. Nous sommes invités à être les témoins privilégiés de l'exploration des rouages de cette mécanique du rêve. Envers et endroit du décor se confondent pour ne faire plus qu'un. Chaque soir, se recrée en direct la magie du « *nanomonde* » de **Kiss & Cry**.

De l'évidence feinte

Dans **Kiss & Cry**, la politique du trait appuyé et de l'illustration littérale jouent à plein : le paysage sonore créé par Dominique Warnier se fait contre-point de la narration « *off* » de Thomas Gunzig ; le texte fait écho à l'incongruité des rapports d'échelle et l'hétérogénéité des matériaux accentue le caractère irréel de la chorégraphie. Chorégraphie que vient porter une bande originale composite convoquant chanson, musique baroque et contemporaine.

Ici - est-il besoin de le dire ?- le naïf est assumé, revendiqué même : érigé en poésie primitive, celle des tâtonnements, de l'appréhension initiale des contours du monde qui prévaut à l'aube de l'existence, lors de la petite enfance. Une coloration que transmet remarquablement la prose poétique de Thomas Gunzig qui a su mettre sa plume au service de cette candeur feinte, de cette appréhension primale - de « *bon sauvage* » - des complexités du monde, de la nature et des hommes. Elle se délie tout en sobriété, se déroule avec linéarité, tel le fil narratif qui nous guide dans cette quête au travers des brumes de la mémoire.

Feignant d'emprunter les chemins de l'évidence, la pièce finit par nous atteindre de la façon la plus subtile, comme à retardement. **Kiss & Cry** est une petite bombe à fragmentation artisanale, faite avec les moyens du bord mais dont la douce déflagration fait vaciller nos certitudes quant aux canons de la représentation théâtrale ou cinématographique.

Une chorégraphie polymorphe et plurivoque

Dans cet univers, on passe d'un monde à l'autre avec une facilité déconcertante : du salon à l'océan, de la piste étoilée au ciel de lit. On bascule de l'automne à l'été d'un claquement de doigts, d'un glissement de mains. Celles de Michèle Anne De Mey et de Grégory Grosjean. De la même façon, le travail chorégraphique se joue des contraintes terrestres, défiant l'attraction et la pesanteur des hommes. Ce monde du « *tout petit* » octroie aux danseurs une infinité de « *licences anatomiques* ». Certes, il génère d'autres difficultés, le panel des mouvements du poignet étant limité, mais il permet dans le même temps une nouvelle écriture chorégraphique. Michèle Anne De Mey et Grégory Grosjean s'y affranchissent de manière décomplexée des codes de la danse contemporaine. Jusqu'à tendre vers la pantomime en une évocation du langage des signes : une chorégraphie à la fois abstraite et littéralement génératrice de sens (ou signifiante).

Si ces mains qu'on observe évoluer, tantôt à la lumière de la lune, tantôt sous les feux de la rampe se font souvent personnages à part entière à la fonction d'identifiants anthropomorphiques, elles se révèlent par moment n'être rien d'autre que ce qu'elles sont : les extrémités organiques des démiurges qui les animent. Des êtres bel et bien incarnés, en proie aux identiques questions et tourments, soumis eux aussi à la confusion des sentiments. Leurs mains se font alors véhicules de la sensualité ; se cherchant, s'effleurant, s'entrelaçant. Mêlant leurs carnations. Mises à nu, totalement exposées, engagées, à la différence des corps qui demeureront fantômes, non révélés. Ces danseurs singuliers s'offrent à voir dans la nudité la plus totale, sans artifices et sans fard. La main se fait ici métonymie d'un corps, de plus en plus rarement dévoilé à la scène.

Rêve collectif, parabole plurielle et fable chorale **Kiss & Cry** est tout cela à la fois car ce qui fonde avant tout ce spectacle est son caractère polyphonique : polyphonie des champs artistiques narrant en parallèle (danse, cinéma, théâtre d'objet, écriture, mise en scène,...), polyphonie des univers s'étayant sans cesse, polyphonie des sensibilités se répondant en écho et se passant le relais dans cette recherche du souvenir et de l'origine. Le bonheur du dialogue dans la création est palpable dans cette pièce collective où la préoccupation personnelle le cède au projet de groupe pour engendrer une œuvre chorale s'abreuvant aux sources de l'intime de chacun.

Ivo Ghizzardi